Document generated on 10/12/2024 6:21 a.m.

Recherches amérindiennes au Québec

Frédéric Laugrand, *Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)*, Coll. « Religions, cultures et sociétés », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 560 pages, ill., index.

Jean-Claude Muller

Volume 33, Number 2, 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1082600ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1082600ar

See table of contents

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Muller, J.-C. (2003). Review of [Frédéric Laugrand, *Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)*, Coll. « Religions, cultures et sociétés », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 560 pages, ill., index.] *Recherches amérindiennes au Québec*, *33*(2), 138–139. https://doi.org/10.7202/1082600ar

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

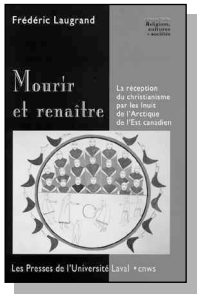
https://www.erudit.org/en/

On reconnaît bien là les fondements individualistes de l'idéologie politique conservatrice. Or, les groupes autochtones dans leur ensemble se réclament d'idées collectivistes ou communautaristes associées aux valeurs traditionnelles. Doit-on leur imposer les nôtres, ou celles de certains d'entre nous qui pensent avoir la solution au « problème indien » dans la pure tradition paternaliste des agents des Affaires indiennes que dénonce d'ailleurs Flanagan ?

Discuter, même rapidement, des commentaires sur le livre de Flanagan produits par les quatre universitaires identifiés précédemment prolongerait indûment ce compte rendu. Je me contenterai de mettre en question la pertinence du choix de deux d'entre eux, soit Migué et Taylor, qui ne sont pas des spécialistes des questions autochtones et dont les commentaires, admiratifs, pour l'un, ou généraux, pour l'autre, ne m'ont pas vraiment accroché. J'ajouterai que j'ai trouvé, par contre, ceux de mon collègue Ghislain Otis particulièrement pertinents, en particulier dans un passage où il écrit, d'une part, que « la remise en cause du fondement même de ces droits ne convainc nullement » et, d'autre part, que les solutions que l'auteur avance « sont presque toutes empreintes d'une regrettable indifférence, voire d'une hostilité, au point de vue autochtone » (p. 226), critiques que je fais aussi miennes. Quant à J.J. Simard, il est fidèle à lui-même en souscrivant largement aux critiques de Flanagan sur les droits ancestraux et en faisant référence, comme solutions aux problèmes de développement économique, à des formules éprouvées de l'entreprise privée collective, telles que les mutuelles et les coopératives (p. 245).

En ce qui concerne mon appréciation générale du livre de Flanagan, elle peut se résumer en deux phrases : un désaccord sur le fond de l'argumentation concernant les droits aborigènes qui, selon moi, se résument essentiellement au droit à la différence et à choisir sa propre voie ; un certain accord sur les analyses ponctuelles concernant la situation actuelle des communautés locales ou « bandes » amérindiennes sur les plans politique, économique et social. Le choix des solutions ne doit pas être le nôtre mais le leur, et nous pouvons contribuer chacun à notre façon à leur mise en œuvre.

Paul Charest
Département d'anthropologie,
Université Laval



Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)

Frédéric Laugrand. Coll. « Religions, cultures et sociétés », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 560 pages, ill., index.

Ce volumineux ouvrage traite de manière très détaillée et précise des interactions entre les missionnaires, principalement anglicans et catholiques, et les Inuits dans l'Arctique de l'Est canadien. C'est avant tout un ouvrage d'histoire qui met à contribution tout un matériel tiré des archives missionnaires, que l'auteur a épluché avec une attention scrupuleuse. Ces sources archivales ainsi que la volumineuse bibliographie donnée *in fine* seront désormais la source première de référence pour toute étude future relevant de ce domaine, ce qui n'est pas peu dire.

L'auteur est ethnologue et une étude aussi fouillée sur l'action missionnaire pourrait surprendre, en ces temps où une bonne partie des anthropologues a encore tendance à voir cette activité comme une des constituantes des nombreuses agressions colonialistes, qu'elle ait précédé ou suivi les autres, comme l'exploitation économique, les interdictions de certaines coutumes, etc. Tous ces reproches sont vrais dans bien des cas mais il n'en est pas toujours ainsi. Il y a toujours deux faces à une médaille. On se rappellera opportunément que l'auteur d'une de nos monographies fondatrices de l'anthropologie sociale, *The Nuer*, avait dédié ce livre-culte aux missionnaires qui l'avaient hébergé. En effet, en ce qui concerne les Inuits examinés par l'auteur, tous les clichés anti-missionnaires volent en éclat, les Inuits concernés manifestant un si grand enthousiasme envers le christianisme qu'ils se sont en bonne partie convertis d'eux-mêmes les uns les autres. À tel point que plusieurs missionnaires ont trouvé des Inuits se proclamant déjà chrétiens avant d'avoir vu un seul ministre de Dieu en chair et en os. Cela nous éloigne du missionnaire culturellement génocidaire – qui n'en a pas moins existé –, mais l'un n'empêche pas l'autre. La mode de l'autoflagellation nous a attaché un bandeau sur les yeux pendant longtemps et cette étude est une tentative de remettre les pendules à l'heure.

Comme les choses les plus simples sont toujours plus compliquées qu'on le croit, l'auteur a structuré son approche diachronique en étudiant pour chaque période la propagation du christianisme selon deux modes contrastés : les contacts directs entre missionnaires et Inuits et les contacts indirects par l'intermédiaire d'autres Inuits. Cela donne une grande diversité dans le processus de réception allant de l'enthousiasme à la méfiance ou au refus dans les situations de contacts directs. La propagation indirecte a, elle, donné lieu à une grande effervescence religieuse se manifestant par des prophétismes délirants du type millénariste, quelquefois culminant de manière tragique avant de se « normaliser ». Les stratégies missionnaires divergentes des anglicans et des catholiques, incluant leurs rivalités, ainsi que leurs rapports avec la Hudson's Bay Company, sont décortiquées par mille exemples dont l'un, « le miracle de la sainte Thérèse » est proprement hilarant (p. 154-158). Cela est encore plus compliqué car ces scénarios ont varié sensiblement selon les différents établissements religieux choisis comme base d'étude. L'auteur ne ménage pas ses efforts pour nous montrer comment les Inuits, tant comme individus que comme groupes distincts, ont réagi au contact du christianisme.

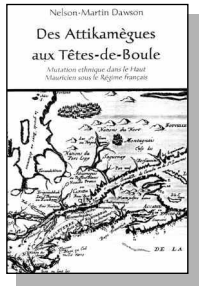
Le plus important, pour les ethnologues, est bien sûr de saisir ce que les Inuits ont compris, ou cru comprendre, au message évangélique, et ce, à partir de leurs croyances ancestrales. La chose se fait petit à petit au fil de l'ouvrage, à travers les questions posées par les Inuits aux missionnaires, leur empressement à adhérer à certains propos plutôt qu'à d'autres, etc. Mais la grosse question est celle des chamanes, de leur influence, de leur réceptivité ou de leur refus du christianisme. Plusieurs ont résisté ou ont voulu se mesurer aux missionnaires dans les zones de contact direct. Ils ont fini par se convertir et certains devinrent des prosélytes très efficaces. Cependant, ce chamanisme inuit reste en arrière-plan dans cette étude. Il faut dire que les descriptions du phénomène selon les critères descriptifs standards de la simple ethnographie de base n'aident en rien

puisqu'il n'y en a pas beaucoup en ce qui touche la région concernée. La plupart des ethnologues sont arrivés après la christianisation et, comme le souligne aussi l'auteur (p. 13), c'est par manque de place qu'il n'a pas traité du chamanisme et de la cosmologie inuite d'avant le contact avec les missionnaires. C'est dommage, surtout depuis que le terme « chamanisme » ne veut plus rien dire parce qu'on lui a fait dire n'importe quoi. Il a pris une telle extension en devenant si populaire comme incarnant la « religion archaïque » transcendant le temps et l'espace, annexant à la fois la préhistoire par les images de la grotte Chauvet et toutes les populations dites « primitives », qu'il s'est vidé de toute substance. Mais malgré ce manque, on comprend très vite quels sont les enjeux, tant pour les missionnaires que pour les Inuits.

Au début de son travail, Laugrand a pris soin d'expliciter en détail les différentes théories de la conversion – et elles sont nombreuses ! – pour les récuser peu ou prou. Il estime que c'est la rencontre de schèmes de pensées comportant des affinités qui permet de la comprendre lorsque ces schèmes peuvent s'examiner dans une perspective diachronique. Je pense qu'il a parfaitement raison et qu'il faut le suivre chaque fois qu'il est possible de le faire. Cette dimension ethnohistorique donne une image plus complète et plus profonde du phénomène. Son apport à la méthode d'approche est assez novateur et mérite réflexion.

Cependant, pour faire un jeu de mots facile, j'ai été littéralement déboussolé – c'est le cas de le dire ! – par les cartes qui sont toutes orientées, non pas avec le Nord en haut mais à l'inverse, en bas, et avec les légendes également inversées. Cela oblige à toute une gymnastique que je n'ai pas encore pu maîtriser, malgré le nombre élevé des cartes, me causant un torticolis. Il paraît que c'est la façon des Inuits de se représenter la réalité (p. 31). Soit! mais en faisant un pas de plus dans ce sens, on va bientôt exiger de nous, pauvres lecteurs, de lire les monographies locales dans la langue indigène…

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie,
Université de Montréal



Des Attikamègues aux Têtes de Boule. Mutation ethnique dans le Haut Mauricien sous le Régime français

Nelson-Martin Dawson. Septentrion, Sillery, 2003. 171 pages.

Le fait de savoir si les Têtes-de-Boule mentionnés dans les documents écrits à compter de la fin du XVIIe siècle sont les descendants directs des Attikamègues qu'on rencontre dans les écrits précédents des Jésuites est, on en conviendra, un détail insignifiant à l'échelle de l'histoire canadienne ou québécoise ; on doute que les Atikamekw eux-mêmes en fassent grand cas. Seuls les enjeux politiques actuels peuvent rendre brûlant d'actualité ce type de questionnement, et ce contexte, Dawson y fait référence dès le début de son introduction (p. 10, 12). La problématique est assez simple : si les Attikamègues et les Têtes-de-Boule (qui sont documentés comme étant les ancêtres des Atikamekw actuels) ont formé une seule et même population aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Atikamekw pourraient revendiquer aujourd'hui, en toute légitimité, un droit d'occupation ancestral sur les hauts mauriciens; par contre, si les Têtes-de-Boule formèrent une population distincte venue s'établir en Haute-Mauricie à compter de la fin du XVIIe siècle, un tel droit serait actuellement sans fondement.

Dawson déplore le fait que ce débat continuité/discontinuité ait été récupéré à des fins politiques ou ait été traité à la légère jusqu'ici, particulièrement, d'ailleurs, par les tenants de la théorie de la continuité, parmi lesquels on compte non seulement des historiens – qui pourtant seraient les seuls à pouvoir vraiment comprendre le sens et la portée exacte des documents historiques (p. 14) – mais aussi des anthropologues qui, tous plutôt qu'un, seraient tiraillés par des « sensibilités plus aiguisées » envers les « peuples primitifs » (p. 12, 118-119) qui les rendraient incapables de tenir un discours objectif sur la question. Mais qu'on se rassure, l'auteur se propose d'offrir dans cet ouvrage – qui reprend de façon quasi intégrale le contenu d'un rapport produit à la demande d'Hydro-Québec, omet-on curieusement de préciser – « une lecture du passé qui fait fi des extrapolations biaisées par les préoccupations juridiques colorant actuellement ces questions » (p. 15). Osons le croire.

Comme Dawson le mentionne, « la compréhension des documents historiques n'est pas toujours à la portée des non-initiés ; aussi, avant de les taxer d'imprécision et d'erreur, il faut d'abord savoir se mettre à leur écoute. » (p. 14) C'est justement cette capacité, qu'il faut sans doute lui reconnaître, qui permet à l'auteur, à l'aide des mêmes documents historiques utilisés par ceux qui s'étaient déjà intéressés au sujet, d'écarter tout questionnement possible sur le sort des Attikamègues et sur l'origine des Têtes-de-Boule, et de reconstituer une trame historique simple, claire et évidente. Que penser désormais des chercheurs qui, avant lui, ont été assez bêtes pour douter ou suggérer des nuances ?

Évidemment, les non-initiés ne seront sans doute pas en mesure d'apprécier à leur pleine valeur les démonstrations de l'auteur. Qu'on pense seulement à sa reconstitution hallucinante du voyage du père Buteux en Haute-Mauricie en 1651 (p. 21-49) qui sert ici à délimiter, à la baisse (p. 49), l'étendue du territoire des Attikamègues au XVIIe siècle ; là où plusieurs chercheurs avaient capitulé ou s'étaient avancés avec grande prudence devant l'imprécision – toute fictive faut bien croire – de son récit de voyage, Dawson est en mesure non seulement d'établir le trajet exact et d'évaluer avec justesse le nombre de kilomètres parcourus chaque jour par le missionnaire, mais d'identifier avec une étonnante précision les moindres lacs et ruisseaux franchis. Il parvient même à localiser les trois lieux de rassemblements autochtones visités par Buteux qui se seraient trouvés aux lacs des Dix Milles et au Mâle, ainsi qu'à la baie Verreau. Rien de moins ! Par ailleurs, que le non-initié assez borné pour émettre des doutes sur l'impact réel des guerres iroquoises et des épidémies sur les Attikamègues, compte tenu du manque de données historiques explicites à ce sujet (manque que Dawson, en historien intègre, reconnaît lui-même volontiers, p. 78), se le tienne pour dit, c'est l'évidence même : les épidémies les ont affaiblis et les Iroquois les ont achevés. Point à la ligne.

Enfin, d'autres méthodes utilisées par l'auteur, comme user de citations hors